

Le Sud dans le Nord

Scènes de construction du féminisme du tiers-monde états-unien

Assia Mohssine
Université Clermont Auvergne/CELIS

Abstract:

In the 70s and 80s, racialized feminists were dissenting figures in the field of American feminist studies. They are at the origin of the social feminist movement of Third World in the United States, that sought to introduce the paradigm of difference(s) in order to end “epistemic violence”. The article presents the theoretical framework of the Third World in the United States feminism, which simultaneously confirms and challenges feminist and postcolonial studies. It discusses its deconstruction project of oppression theory and of the universal category of “woman”, before examining its reformulation of a *different* subject, both colonized and racialized.

Keywords : U.S. Third World Feminism, subalternity, intersectionality, border thinking

Figures dissidentes dans le champ des études féministes états-uniennes des années 1970 et 80, les féministes racialisées (asiatiques, noires-américaines, nord-amérindiennes et chicanas) à l’origine du mouvement social du féminisme du Tiers monde états-unien ont cherché à se saisir de toutes les différences — et pas seulement la différence entre les sexes — pour démonter la « violence épistémique » de la modernité et les rhétoriques présumées émancipatrices de la pensée féministe, après avoir montré combien les catégories d’analyse dites « universelles » sont, en fait, empreintes de racisme. En privilégiant comme lieu d’énonciation « la blessure coloniale » (Anzaldúa, 1987), « la subalternité » (Spivak, 1988) et « la différence du Tiers monde » (Mohanty, 1984), Anzaldúa, Spivak et Mohanty ont souligné, chacune à sa manière, l’impact des concepts de « point de vue » et de « savoir situé » sur la compréhension des oppressions à la base des phénomènes historiques de la colonisation et de l’esclavage, bien loin du mythe de l’objectivité de la connaissance. Après avoir éclairé le cadre de réflexion des féministes du Tiers-monde états-unien, à la fois en continuité et en rupture avec les études féministes et postcoloniales, nous examinerons leurs propositions de déconstruction de la théorie de l’oppression et de la catégorie universelle de la « femme », ainsi que leurs reformulations d’un sujet *autre*, colonisé et racisé.

Forgé par la chicana Chela Sandoval, le terme « féminisme du Tiers-Monde états-unien » (Sandoval, 1991) renvoie en toute rigueur à une « unité politique » nommée de manière variable « Womanism » (Walker, 1983), « pratiques des féministes de couleur états-uniennes » ou féminisme postcolonial. Tout comme il est important de souligner que le féminisme du Tiers-monde états-unien s’inscrit dans la dynamique postcoloniale (la critique des systèmes et des mécanismes de domination comme le colonialisme, l’impérialisme et, à l’inverse, la promotion des modes de résistance alternatifs), il convient de noter qu’il intègre à son analyse du fait colonial et postcolonial l’impératif d’une prise en compte de l’intersection des dominations. Dans ce cadre, les positions théoriques des féministes postcoloniales indiennes Gayatri Ch. Spivak et Chandra Talpade Mohanty (elles-mêmes en discussion critique avec les membres du groupe indien des *Subaltern Studies*) résonnent et s’accordent avec les avancées politiques et

épistémologiques d'activistes du *Black Feminism* telles que Michele Wallace, Bell Hooks et Audre Lorde et des féministes chicanas Gloria Anzaldúa, Cherrie Moraga, Chela Sandoval et d'autres, notamment dans leur volonté de faire reconnaître que les expériences des femmes racialisées ne peuvent être toutes appréhendées depuis le seul registre de la sexualité.

Grâce aux politiques d'alliance entre mouvements sociaux (féministe lesbien, ouvrier, noir-américain, nord-amérindien, chicano, etc.) et à partir de leur propre expérience de la colonialité (Quijano, 1992) et de l'oppression (racisme, lesbophobie, pauvreté, émigration, etc.), les féministes tiers-mondistes ont travaillé à l'élaboration d'une praxis et d'une épistémologie de la résistance, transnationale et transethnique (qu'Anzaldúa et Moraga lisent comme une « théorie incarnée ») dont l'objectif est de défaire les différentes oppressions vécues par les sujets colonisés et racialisés. La notion d'alliance conjugée à la dimension transnationale sont donc centrales dans ce courant de pensée qui vise à fonder un féminisme international inclusif des expériences situées des femmes racialisées. Sandoval fait remarquer à cet égard que « l'effort même de cette nomination des années 1970 par des féministes de couleur états-uniennes était censé signaler une *conflagration* des frontières géographiques, économiques et culturelles dans l'intérêt de créer une nouvelle conscience et un nouveau *lieu* [*location*] féministe et internationaliste: pas seulement le Tiers-Monde *dans* le premier monde, mais une nouvelle conscience globale et un terrain qui remettent en question les distinctions de l'État-nation » (Sandoval, s/p.).

Les féministes du Tiers monde sont des femmes de couleur (le terme renferme ici un sens politique fort incarnant chez ces femmes une identification politique et une opposition consciente et délibérée à la culture dominante), issues pour la plupart des minorités ethniques, culturelles et/ou sexuelles (des asiatiques, des amérindiennes, des chicanas, des africaines-américaines, des activistes de la pensée féministe noire, des arabes du Moyen-Orient et du Maghreb et des noires africaines) en profond désaccord avec ce que Gayatri Spivak caractérisait en 1985 comme étant une « théorie féministe hégémonique » qui, par sa prégnance, invisibilisait les apports historiques, théoriques et politiques des femmes colonisées et racialisées. Leurs questionnements et leurs propositions s'appuient sur la « différence coloniale » qui traverse le discours moderne/colonial en termes binaires : dominant/ dominé, colonisateur/colonisé, hégémonique/subalterne, sujet/objet de discours. Tout en se fondant sur les développements critiques de la modernité (à la fois comme phénomène historique et production discursive) dans la tradition d'Edward Said, les féministes postcoloniales Gayatri Spivak et Chandra Mohanty ont souligné que certains modèles interprétatifs postcoloniaux y compris ceux des féministes ont largement ignoré le sujet sexué féminin colonisé et ses stratégies de résistance anticoloniales.

La différence coloniale

La différence coloniale est à entendre de deux façons. Elle implique d'une part un effacement ontologique et épistémique qui relègue l'autre, ici la femme colonisée, à une extériorité par rapport au centre hégémonique (Dussel), et d'autre part, elle renvoie aux mécanismes d'infériorisation qui catégorisent le colonisé, le barbare, l'indien, le noir, la femme, le sujet du Tiers monde, etc. en termes de différence coloniale, comme dirait Walter Mignolo. Ce sont ces mécanismes de subalternisation et de réification au fondement des récits coloniaux que les féministes du Tiers monde états-unien s'attacheront à déconstruire. Pas de travail de décolonisation ontologique et épistémique

toutefois sans reconfiguration épistémique des notions d'identité et de différence. Les discours sur l'altérité colonisée sont donc replacés dans une extériorité, désarticulés et resémantisés à la lumière des savoirs subalternisés. Cela suppose de montrer le caractère socialement construit des différences et de déterminer, comme le laissait entendre Chela Sandoval, un nouveau lieu féministe qui délaisse le paradigme de genre en faveur d'une intersectionnalité des différences.

Pour agir contre la « violence épistémique coloniale », Spivak appelle à nommer et à reformuler cette subjectivité *autre*, à historiser son expérience au prisme de ses « différences » ethniques, sexuelles, culturelles et/ou religieuses. Dans un essai bien connu « Les subalternes peuvent-elles parler ? » (1988), la philosophe entreprend la déconstruction de « la position sans identité » des voix subalternes dans l'idéologie coloniale et patriarcale, en s'emparant plus précisément des voix suicidaires et sacrificielles pour en faire des cas emblématiques de la « manipulation du sujet » par la formation idéologique masculine, ce qui a pour effet d'effacer leurs voix et leurs possibilités d'émancipation alternatives :

La question n'est pas celle de la participation féminine à l'insurrection, ni des règles de base de la division sexuelle du travail, pour lesquelles on dispose de « preuves ». Elle est plutôt que la construction idéologique du *gender*, en tant que, à la fois objet de l'historiographie colonialiste et sujet d'insurrection, préserve la domination masculine. Si dans le contexte de la production coloniale, les subalternes n'ont pas d'histoire et ne peuvent pas parler, les subalternes en tant que femmes sont encore plus profondément dans l'ombre (Spivak, p. 53).

Le constat fait par Spivak semble indiquer que les subalternes parlent et possèdent une puissance d'agir (*agency*) mais ils/elles ne sont pas écoutés/es. Le lien entre genre et colonialité se trouve également au centre des travaux de Chandra Talpade Mohanty, plus précisément son essai « Sous les yeux de l'Occident : recherches féministes et discours coloniaux », publié en anglais en 1984, où elle incite à passer le féminisme occidental au crible d'une réinterprétation « essentiellement discursive de la colonisation entendue comme un certain mode d'appropriation et de codification de la recherche et du savoir sur les femmes du tiers-monde par l'utilisation de certaines catégories d'analyse dans des textes bien précis qui prennent comme référent les intérêts féministes tels qu'ils ont été énoncés aux États-Unis et en Europe occidentale » (Mohanty, s/p.). La féministe d'origine indienne alerte notamment sur la manière dont les féministes ethnocentriques « colonisent les complexités constitutives de la vie des femmes » du dénommé Tiers-monde au travers de représentations objectivantes et réifiantes, donnant ainsi l'apparence à un sujet « femme » essentialisé et dépourvu de la moindre puissance d'agir. Dès lors, pour Mohanty, lorsque les féministes occidentales (en général blanches) négligent de s'interroger sur les autres oppressions, elles deviennent « des agents de l'oppression coloniale » coupables d'escamoter la « différence du tiers monde » :

Une analyse de la « différence sexuelle » sous forme d'une notion monolithique, singulière et transculturelle du patriarcat ou de la domination masculine ne peut que nous conduire à la construction d'une notion également réductrice et homogène de ce que j'appelle « la différence du tiers monde » — ce concept stable et antihistorique qui opprime apparemment la plupart des femmes, sinon toutes, dans ces pays —. Et c'est dans la production de cette « différence du tiers monde » que les féminismes occidentaux s'approprient et « colonisent » la complexité constitutive qui caractérise la vie des femmes dans ces pays. C'est dans ce

processus d'homogénéisation et de systématisation du discours sur l'oppression des femmes dans le tiers monde que le pouvoir est exercé dans une grande partie du discours féministe récent, et ce pouvoir doit être défini et nommé (Mohanty, s/p.).

Pour les féministes chicanas, la question du sujet frontalier (qui subit des formes d'oppression intersectionnelles : géographiques, linguistiques et culturelles) demeure un point aveugle dans la pensée postcoloniale. Dans quelle mesure, se demande Anzaldúa, les études postcoloniales aux États-Unis, qui portent sur les questions du colonialisme, de l'Occident et ses « autres », peuvent-elles continuer à ignorer le sujet racialisé chicano ou immigré « latino » ? (Anzaldúa, p. 290). Cette question, hautement problématique, corrobore l'idée que les positionnements des théoriciens postcoloniaux sont gouvernés par des filiations et des catégories épistémologiques occidentales réduisant leur portée contestataire, les empêchant de proposer une véritable diversité épistémique : « Spivak pense avec Derrida, Bhabha avec Lacan, Saïd avec Foucault et les subalternistes de l'Inde avec Gramsci. Bref, [les postcoloniaux anglo-saxons] continuent de penser à partir des catégories des penseurs de gauche qui ont formulé une critique de l'eurocentrisme, au sein même de l'eurocentrisme », pour reprendre les propos du penseur décolonial Ramón Grosfoguel (s/p.). Anzaldúa engage à relire la subjectivité frontalière dans une visée non biologisante, dans une corrélation nécessaire avec la frontière resignifiée en termes métaphoriques de « blessure coloniale » qui « traverse le corps de la femme du Tiers monde, localisé et situé » (Meloni, p. 127) ontologiquement et épistémologiquement. De la sorte, ce lieu de « pollinisation croisée raciale, idéologique, culturelle et biologique » revêt une signification particulière : il est un entre-mondes qui invite à pourvoir le sujet d'une forme de connaissance libératrice. L'ouverture sur une géopolitique de la connaissance *autre* sous-tendue par la « blessure coloniale » et les savoirs subalternisés permet à Anzaldúa d'entamer une critique des phénomènes du racisme, du colonialisme et du patriarcat, en les envisageant non plus comme les conséquences du mode de production capitaliste mais plutôt comme ses fondements constitutifs. Et de montrer que chacune des oppressions — y compris la notion de différence sexuelle — est traversée dans une très large mesure par la colonialité du pouvoir, c'est -à-dire le racisme.

Décoloniser le féminisme

Partant du constat que la voix des femmes de couleur (noires, chicanas, latinas, asiatiques, amérindiennes, arabes, etc.) est oubliée par le féminisme universaliste, celles qui se sont auto-désignées les « autres inappropriées » — dans le sillage de la théoricienne américaine d'origine vietnamienne Trinh T. Minh-ha (1987) — ont critiqué la catégorie universelle « femme » et la sororité comme projet politique unifié. Dans cette perspective, Bell Hooks, féministe et activiste afro-américaine, a souligné que le postulat d'un sujet féminin unitaire — dont le noyau identitaire était la femme blanche, hétérosexuelle, cultivée et de classe moyenne aisée — relevait de la stratégie dominante visant à essentialiser et à limiter la force politique et la capacité d'agir des femmes de couleur. Avec les autres féministes de couleur, elle a mis en évidence que la race et la hiérarchie ethno-raciale étaient des catégories constitutives de la colonialité du pouvoir, et qu'en tant que supports structurels, ils sous-tendaient toutes les relations sociales y compris les rapports sociaux de sexe. En misant sur la valeur heuristique de l'intersectionnalité entre les variables de race, de classe et de sexualité, articulées aux contextes historiques de la colonisation et de l'esclavage, les féministes de couleur ont reconfiguré et pluralisé la notion de différence à l'aide de nouvelles conceptualisations telles que l'« inappropriée »

(Trinh T. Minh-ha), l'« Outsider », la « sœur étrangère » (Audre Lorde), la « Nouvelle conscience métisse » (Gloria Anzaldúa), le « sujet subalterne » (Gayatri Spivak) et, enfin, la « différence du Tiers monde » (Chandra Mohanty). Dans cette perspective, Gloria Anzaldúa, Cherrie Moraga, Norma Alarcón et Chela Sandoval ont cherché à théoriser la vision d'une conscience différentielle à partir de leur expérience de femmes de couleur soumises à un processus continu de désidentification, à la fois avec la culture chicana et le mouvement féministe blanc et, plus largement, avec l'ordre social dominant. Elles ont montré combien la question de l'intersection des dominations était centrale chez les militantes et activistes chicanas — en majorité lesbiennes —, au point d'avoir été érigée en enjeu principal de leurs luttes en faveur d'une troisième catégorie de genre le terme « troisième » étant compris comme « autre ». La « nouvelle conscience métisse » envisagée par Anzaldúa a ceci de singulier qu'elle est assimilée à une conscience « étrangère », une « conscience de *Borderlands* », une « conscience de femme » pourvue d'une connaissance hybride, frontalière et transnationale, fondée sur la « tactique de survie » et l'acte de traverser les frontières. Ici, ce sont le corps et la langue « pollinisée » de la « *mestiza* » qui servent de ponts pour « passer de l'autre côté, abandonner momentanément le territoire qui consacre le sens et passer au territoire où il est seulement possible et productif d'écouter, d'observer et de transformer » (Belausteguigoitia, p. 149). Identifier cette conscience frontalière dans ses oppressions multiples, c'est lui prêter une puissance d'agir et une forme de connaissance localisée et située géographiquement, politiquement et même « corpo-politiquement », comme dirait Anzaldúa.

Conclusion

En faisant de l'intersectionnalité et de la subjectivité transversale le levier de la déconstruction des pensées féministe et postcoloniale, les féministes du Tiers monde états-unien ont opéré une rupture paradigmatique, un retournement de la catégorie de genre à celles de race, de classe, de sexualité et de culture en montrant que la hiérarchie ethno- raciale globale, constitutive de la colonialité, traverse toutes les divisions sociales y compris le genre et les rapports sociaux de sexe. Ce redéploiement a permis, notamment en rendant visible, de lutter efficacement contre les formes de domination comme le sexisme, le classisme, le racisme et l'homophobie. De plus, il a reconfiguré en profondeur les études postcoloniales et les études féministes en faisant de la « différence du Tiers monde » et de « l'identité frontalière » des armes politiques et les outils d'une diversité épistémique.

Bibliographie

- Anzaldúa Gloria, 2016, *Borderlands/La Frontera. La nueva Mestiza* [1987], 1^{ère} édition en espagnol, Madrid, Capitán Swing.
- Belausteguigoitia, Marisa, 2009, « Borderlands/La Frontera: el feminismo chicano de Gloria Anzaldúa desde las fronteras geoculturales, disciplinarias y pedagógicas », *Debate feminista*, Vol. 40, p. 149-169.
- Dechaufour, Leatitia, 2008, « Introduction au féminisme postcolonial », *Nouvelles Questions Féministes 2/* (Vol. 27), p. 99-110. Cf. www.cairn.info/revue-nouvelles-questions-feministes-2008-2-page-99.htm (12 novembre 2016).
- Hooks, Bells, Brah, Avtar, Sandoval, Chela, Anzaldúa, Gloria, y allí, 2004, *Otras inapropiables. Feminismos desde las fronteras*, traduction de l'anglais par Rocío Macho Ronco, Hugo Romero Fernández Sancho, Álvaro Salcedo Rufo y María Serrano Giménez, Madrid, Traficantes de sueños.
- Lorde, Audre, 2003, *La hermana, la extranjera* [1984], Traduit de l'espagnol par María Corniero Fernández, Madrid, Horas y horas.

- Meloni, Carolina, 2012, « Corps / Texte / Genre : Gloria Anzaldúa et l'écriture organique », in Assia Mohssine (dir.), *Dissidences génériques et gender dans les Amériques, Lectures du genre*, n° 9, p. 124-135.
- Minh-ha, Trinh T. (dir.), 1986-1987, « She, the Inappropriate/d Other. Special Issue on Third World Women », *Discourse 8: Fall-Winter*.
- Mignolo, Walter, 2001, « Géopolitique de la connaissance, colonialité du pouvoir et différence coloniale », *Multitudes*, 3, n° 6 | p. 56 à 71, disponible en ligne à l'adresse : <https://www.cairn.info/revue-multitudes-2001-3-page-56.htm>
- Mohanty, Chandra Talpade, 2010, « Sous les yeux de l'Occident : Recherche féministe et discours colonial » [1984], *Cahiers genre et développement*, 7, 171-202 (traduit de l'espagnol par Emmanuelle Chauvet), [En ligne], Genève, Graduate Institute Publications, disponible sur <<https://books.openedition.org/iheid/5882>>
- Montes Montoya, Angélica y Busso, Hugo, « Entrevista a Ramón Grosfoguel », *Polis* [En línea], 18 | 2007, publié le 23 juillet 2012, consulté le 23 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/polis/4040>
- Quijano, Aníbal, 1992, « Colonialidad y modernidad/racionalidad », *Perú Indígena*, vol. 13, no. 29, p. 11-20.
- Sandoval, Chela, 2011, « Féminisme du tiers-monde états-unien : mouvement social différentiel » [1991], *Les cahiers du CEDREF. Théories féministes et queers décoloniales*, 18, traduit de l'anglais par Oristelle Bonis et Javiera Coussieu. Cf. <http://journals.openedition.org/cedref/686> (12 janvier 2019). Une première version plus courte était parue en 1991, « U.S. Third World Feminism: The Theory and Method of Oppositional Consciousness in the Postmodern World », *Genders*, 10.
- Spivak, Gayatri Chakravorty, 2006, *Les Subalternes peuvent-elles parler ?* [1988], traduit de l'anglais par Jérôme Vidal, Paris, Amsterdam.
- Vasconcelos, José, 1948, *La raza cósmica: Misión de la raza iberoamericana* [1925], México, Editora Espasa Calpe.

Pour citer cet article :

Assia Mohssine, « Le Sud dans le Nord. Scènes de construction du féminisme du tiers-monde états-unien », *Carrefours. A propos des croisements entre études postcoloniales, mémorielles et de genre*, Chloé Chaudet, Philippe Mesnard et Jean-Marc Moura (eds.), Editions Kimé, *Revue Mémoires en jeu* N° 10, 94-97.